

Que faire d'un pigeon, d'un aigle et d'un pompier ?

Une expérience de création théâtrale collective, avec des enfants, en MJC

Créer une pièce de théâtre avec les enfants, à partir de l'expression libre, c'est commencer une aventure passionnante mais hasardeuse.

La plupart du temps, les premiers essais d'improvisation sont un peu décevants. On se trouve en présence de situations très stéréotypées. Les enfants reproduisent des scènes de la vie de tous les jours ou s'inspirent de ce qu'ils voient à la télévision. Ils livrent des sentiments assez superficiels. Ils doivent sentir qu'il est risqué de révéler leur monde intérieur. Le stéréotype les protège.

Toutefois, il s'agit sans doute d'un passage obligé qu'il serait dommage de court-circuiter.

Ce n'est que dans un milieu sécurisant, où l'on ne juge pas, où l'on ne critique que pour construire, que les enfants tentent de dire ce qu'ils ressentent profondément. Ensuite c'est au groupe à soutenir cette expression, à l'aider, à lui apporter les moyens d'être la plus fidèle possible, en posant des questions, en montrant des exemples, en échangeant avec celui qui parle pour l'amener à expliciter ses dires.

À l'écrit, on appelle cela le maillage du texte que l'on tend à rendre, ensemble, dense, serré comme la texture d'un tissu. À l'oral le travail est semblable.

C'est à ces seules conditions que l'expression prend de la valeur, ne reste pas en surface, s'étoffe et, ce faisant, libère l'enfant.

Pour ce qui concerne l'expérience ici présentée, qui est une approche parmi d'autres de la création collective, la plupart des enfants avaient déjà joué des saynètes, ensemble, dans ma classe. Ils étaient en confiance, savaient que la règle était de s'entraider. Et cependant, dans un contexte de rentrée des classes qui amène de nouveaux visages et, par conséquent, l'inconnu, le cheminement fut celui d'un groupe tout nouvellement constitué qui eut besoin de prendre ses marques avant de se lancer dans la grande aventure



de la création collective. Le fait que certains enfants aient déjà joué ensemble a cependant permis d'accélérer le processus.

Une histoire de bar lamentable

L'atelier théâtre se tenait dans les locaux de la Maison des jeunes et de la culture d'un village provençal. La troupe, c'était une bonne douzaine d'enfants de huit à dix ans que nous encadrions, une collègue enseignante et moi-même.

Il faut noter qu'à l'époque, l'immigration et le racisme n'étaient pas au

cœur des problèmes de société comme ils le sont aujourd'hui.

Le premier mercredi de la rentrée scolaire, la petite troupe nous attendait dans les locaux de la MJC, trépignante d'impatience, si surexcitée que nous avons laissé les enfants se trouver, improviser, pour le simple plaisir de faire quelque chose ensemble. Les

idées fusaient sans que nous ayons besoin d'intervenir. Ils montèrent une histoire de bar assez lamentable avec des clients ivres, un barman et des barmaids zélés qui versaient l'alcool à gogo, des bagarres qui éclataient. Ils ne nous demandèrent à aucun moment notre avis.

Nous n'avons fait aucun commentaire.

Autour de Clémentine, la petite immigrée

Le mercredi suivant, la mésentente s'est installée dès qu'il s'est agi de choisir, parmi les propositions diverses, une idée qui convienne à tous.

Nous les avons laissés aller jusqu'au bout de leur désaccord puis nous les avons regroupés.

Puisque rien n'allait plus, chacun allait essayer de dire ce qu'il attendait du théâtre, ce qu'il aimerait jouer en fonction de ses goûts, de son caractère, de sa personnalité.

N'avaient-ils pas, au fond d'eux-mêmes, quelque chose à présenter qui corresponde à leurs joies, leurs peines, leurs souhaits insatisfaits peut-être ?

Notre attitude discrète, lors de la première séance, et les comportements de ceux qui avaient l'habitude de jouer ensemble avaient dû mettre les nouveaux en confiance. Un échange fructueux s'ensuivit.

Ce fut Clémentine, petite Espagnole timide et réservée, qui s'exprima la première. Elle avait envie que l'on raconte l'histoire d'une fillette étrangère qui n'avait pas d'amis et qui, tout au long du spectacle, en chercherait.

Sachant les difficultés d'intégration qu'elle avait rencontrées auprès des autres enfants, pendant sa scolarité, dans un contexte social qui pourtant n'excitait pas les esprits, je fus frappée par la force du message.

Quel élan de générosité poussa alors le reste des enfants à adopter, sur le champ, cette idée et à donner, de fait, le rôle principal à Clémentine ? Je ne le sais, mais la situation fut soudain débloquée et tout alla très vite.

Claire annonça qu'elle tenait beaucoup à ce que le spectacle contienne une fête. Élodie se voyait en belle dame élégante. Cécile parlait d'une scène d'amour entre deux fiancés, Isabelle d'une petite fille perdue que ses parents retrouvaient à l'hôpital.

Nous avons demandé aux enfants d'essayer de bâtir une histoire autour de ces idées et nous nous sommes reti-

rées un moment, ma collègue et moi-même.

Quand nous sommes revenues, la trame était prête : le spectacle s'articulerait autour de Clémentine qui, à la recherche d'amitiés, rencontrerait à

tour de rôle, dans des tableaux successifs, des personnages qui la rejetteraient. La dernière fillette rencontrée deviendrait son amie et inviterait tous les autres à une fête où ils se reconcilieraient avec la petite étrangère.



De la maman enceinte à l'écolière malicieuse

Ah ! Ces personnages ! Ils nous ont joué bien des tours ! Comme les enfants les choisissaient en fonction de leurs intérêts du moment, ils évoluaient constamment ! Et même si le thème de l'histoire ne changeait pas d'un mercredi à l'autre, nous avons vu passer, dans chaque tableau, autant de personnages différents que de mercredis. L'histoire de Cécile en est un bel exemple. Sa maman attendait un bébé. Elle devait accoucher d'un jour à l'autre. Pendant deux répétitions, Cécile fut une dame

enceinte dont Clémentine cherchait l'amitié. Le mercredi suivant, sur scène, sous nos yeux ébahis, elle accoucha d'un poupon qu'elle avait caché sous sa jupe ! Puis, pendant quelques mercredis, elle promena dans ses bras, un bébé qui ne cessait de crier.

Ce n'est que quelque temps après l'accouchement de sa mère qu'elle abandonna ce rôle et choisit d'être une écolière malicieuse qui devenait la première amie de la petite étrangère.

Métamorphoses

A ce stade de la préparation, c'est-à-dire quelques semaines après la rentrée, beaucoup d'enfants ne parvenaient pas à faire un choix définitif quant à leur personnage.

Pour tenter de débloquer la situation, nous leur avons demandé d'apporter des habits de toutes sortes, comme s'il s'agissait de se déguiser pour un bal costumé.

Le mercredi suivant, un paquet de vêtements divers déclencha les vocations et on assista à de véritables métamorphoses.

Claire se jeta sur des habits de grand-mère, s'enveloppa la tête d'un fichu et, le dos courbé, la démarche cahotante, la face hilare de la bonne vieille qui a plus d'un tour dans son sac, se dirigea sans aménité vers Clémentine. Elle garda ce personnage et cette posture jusqu'à la fin de l'année. Les bonds en avant spectaculaires qu'elle faisait faire, jambes écartées, à cette grand-mère, provoquaient les rires de l'assistance.

Ce fut pour nous l'occasion de remarquer que chaque fois que le personnage interprété par un enfant reposait sur un choix qui correspondait en lui à quelque chose de profond, il demeurait le même et ne se modifiait que peu à chaque séance.

Pourquoi tel personnage plutôt que tel autre ? Seuls parfois quelques indices nous permettaient de le deviner. Mais après tout qu'importe ! Notre souci n'était pas là.

Élodie et Cécile furent épatantes en écolières en colère contre leur institutrice. Magali enfila une robe de marquise et devint une belle dame précieuse et autoritaire indisposée par les minauderies de Clémentine.

Charles fut le valet que cette excentrique malmenait. Un plumeau sous le bras, il régissait de manière très coquine.

Alain planta une perruque de hippy sur sa tête, retroussa les jambes de son pantalon, enfila une chemise fleurie et devint un peintre irascible qui bondissait autour de Clémentine, par petits sauts, en poussant des cris effrayants.

Alain, qui réussissait mal son travail scolaire, avait intégré toutes les ficelles des situations comiques.

Et Albert ? L'effet du déguisement fut extraordinaire sur lui. Il voulut être habillé en pompier. Nous savions tous qu'il admirait beaucoup le corps des

Et alors que jusque là sa présence avait posé pas mal de problèmes à la troupe sur le plan relationnel, désormais il se tint tranquille. Je crois pouvoir affirmer, sans beaucoup me tromper, que ce rôle fondamental pour lui canalisa toutes les pulsions agressives que ce grand gaillard véhiculait.



pompier du village dont son père et ses frères faisaient partie. Il ne fallait pas le décevoir, mais comment intégrer un pompier dans cette histoire plutôt sentimentale ? Nous y sommes arrivés et il fallait voir sa fierté quand, plus grand que tous d'une bonne tête, il surgissait sur scène en tenue.

Nous laissons les enfants se déguiser à chaque séance. Cela prenait un peu de temps mais notre but était surtout de les voir heureux. La représentation n'était pas une fin en soi. Et puis, revêtant le costume chaque semaine, ils le faisaient évoluer finement, ajoutant des détails ou en combinant les éléments autrement.

Explosion poétique

Restaient Olivier et Géraldine qui se contentaient de regarder leurs camarades, participaient aux critiques collectives mais ne savaient comment s'introduire dans cette histoire de petite immigrée en mal d'amis.

Nous, les adultes, n'avons rien bousculé, persuadées que le déclic se produirait, qu'une idée jaillirait en laissant du temps au temps.

Ils étaient nos plus jeunes acteurs et très bons amis de surcroît.

C'est au moment où nous nous y attendions le moins que la proposition jaillit :

– *Moi je veux être un aigle !* s'est écrié Olivier.

Consternation de la petite troupe. Un aigle ? Mais comment introduire un aigle dans cette histoire d'amis ? C'était sans compter avec l'imagination débordante d'Olivier. Il expliqua qu'il serait le premier à devenir l'ami de Clémentine alors qu'elle se trouverait encore chez elle en proie à sa tristesse. La fenêtre serait ouverte et il tomberait dans la pièce après avoir été blessé par des chasseurs qui lui auraient cassé l'aile.

Cette idée débloqua sur le champ Géraldine :

– *Et moi je serais un pigeon blanc qui arriverait juste après lui.*

Aigle noir et pigeon blanc. Les enfants décidèrent qu'ils danseraient autour de Clémentine entre chaque tableau. Notre spectacle prit une dimension nouvelle avec ces deux oiseaux qui allaient voler autour de Clémentine pour la protéger, la consoler de ses échecs.

Je suis certaine que si nous avions poussé ces deux enfants à trouver prématurément un personnage qui ne leur aurait pas parfaitement convenu, nous nous serions sûrement privés de cette explosion poétique qui transfigura le spectacle.

Enrichissement mutuel

J'ai parlé ci-dessus de critique. Voici comment nous procédions. Pendant qu'un petit groupe d'enfants jouait sur scène, après une préparation en aparté d'environ vingt minutes, ceux qui étaient inoccupés s'asseyaient au pied de l'estrade et observaient le jeu. Puis



les critiques fusaient et les enfants appliquaient la règle que nous nous étions donnée tous ensemble : ne jamais critiquer sans faire de suggestions, de propositions.

Leurs remarques étaient très constructives et concernaient non seulement le jeu de chaque acteur mais également les comportements des uns et des autres sur les plans scénique et relationnel. Si l'un d'eux n'avait pas été sérieux, avait contrecarré le bon déroulement de la séquence par son agitation ou ses sottises, il ne coupait pas aux critiques collectives. Elles le touchaient certainement beaucoup plus que les remarques désagréables que nous aurions pu leur faire en tant qu'adultes exclusivement.

C'était le moment où chacun précisait sa pensée, expliquait ce qu'il voulait faire ou dire, était interrogé pour que l'assistance comprenne bien ce qu'il voulait exprimer. Nous, les adultes, y participions activement, prenant notre tour de parole au milieu des enfants.

Je tenais un cahier de l'ensemble de ces observations que je rappelais au début de la rencontre suivante. Sur ce cahier je notais aussi les bons textes jaillis spontanément des lèvres des enfants et que nous aurions risqué d'oublier d'une fois à l'autre. Il m'arrivait d'apporter un magnétophone et d'enregistrer les bonnes répliques, les trouvailles intéressantes, les reformu-

lations. Les enfants prenaient conscience de la qualité que devait avoir le texte. Ensemble nous l'enrichissions en permanence.

Doute et incertitude

Ainsi progressait le spectacle semaine après semaine, avec ses hauts et ses bas, ses jours où rien ne nous paraissait valable, ceux où il nous transportait.

A la fin de l'année scolaire, le texte était assez élaboré pour que je puisse le transcrire. Et la pièce naquit sur le papier, avec les rôles de chacun, les détails des comportements, les notes concernant les emplacements des accessoires, les descriptions des décors, fidèlement à ce qui s'était dit et fait toute l'année.

Les enfants en eurent chacun un exemplaire ronéotypé.

Mais ce texte figé n'allait-il pas les bloquer après un an de recherche libre, de transformations et d'évolution ? Nous approchions de la date de la générale et chaque entorse au texte nous paniquait ma collègue et moi-même. Nous avions l'impression que les enfants s'embrouillaient, ne respectaient pas suffisamment leur rôle écrit, se trompaient. Ils continuaient à prendre de grandes libertés avec le texte.

Qu'allait-il se passer devant le public ?

C'est habitées par ce sentiment d'inquiétude que nous avons mis en chantier la construction collective des décors.

Les enfants scièrent, clouèrent, peignirent allègrement. Avoir joué toute l'année sans décor n'avait pas été pour eux un problème tant ils avaient de l'imagination. Un banc, une chaise, un bâton, un objet trouvé par là faisaient l'affaire. Ils nous donnèrent quelques idées pour les différentes musiques qui accompagnaient le spectacle, mais on n'eut pas le temps de les enregistrer ensemble. Ce n'est que l'année suivante, pour un autre spectacle, qu'ils composèrent eux-mêmes leur musique avec des percussions.

Les enfants ne cesseront de nous étonner

Vint le soir de la générale. La salle des fêtes était pleine à craquer. Des parents, des amis, des représentants de la municipalité, sans doute peu préparés à un spectacle sur les problèmes d'une petite immigrée, étaient là.

Notre part d'adulte avait été de guider sans imposer ; les enfants allaient-ils



lâcher la bride puisque nous les laissons libres sur le plateau ?

Sous nos yeux ébahis, parfaitement maîtres de leur sujet, ils jouèrent la énième version de l'histoire. Ce fut, selon nous, la meilleure de l'année. Ils

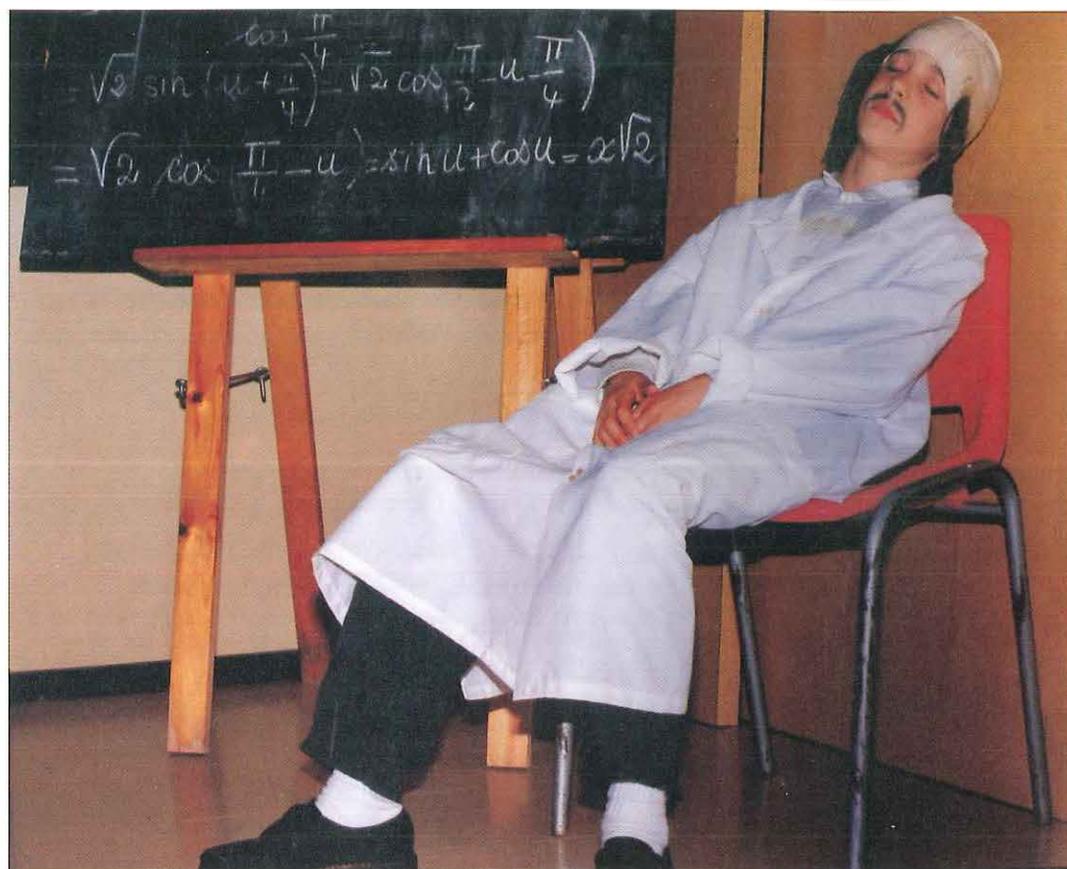
s'écartaient du texte et y revenaient. Ils jonglaient avec en quelque sorte, naturels et spontanés alors que nous préparions ce spectacle depuis huit mois.

Je peux affirmer, sans exagérer, que la performance valait celle de certains acteurs professionnels capables de réussir le tour de force d'improviser en scène à partir d'un texte donné.

Le public a été ému par l'histoire, a ri et applaudi. Il a félicité la petite troupe à la fin du spectacle. Le message était passé.

Ma collègue et moi étions soulagées, prêtes à recommencer l'année suivante.

Nous ne nous étions pas encore séparés, ce soir-là, que les enfants excités, heureux de leur réussite, nous communiquaient déjà leur idée pour la rentrée suivante : une histoire de petits bonshommes verts qui clignoteraient.



Monique Ribis